

## “La prison redevient l’asile des fous”

«**Prisons de France**» est une plongée inédite dans l’enfer carcéral. Tensions raciales, salafisme, radicalisation, folie... Dans cette longue enquête auprès des détenus et des surveillants, le sociologue **Farhad Khosrokhavar** appelle à un changement de politique

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE LEMONNIER ET CÉLINE RASTELLO

«**Prisons de France**» est l’aboutissement de trois ans d’enquête dans quatre établissements pénitentiaires, maisons d’arrêt et centrales (Fleury-Mérogis, Fresnes, Lille-Sequedin et Saint-Maur). Vous avez passé en tout quinze années au contact du milieu carcéral. Aujourd’hui, vous parvenez à la conclusion que la déshumanisation dénoncée dès 1975 par Michel Foucault dans «**Surveiller**

**et punir**» s’est largement aggravée.

Le Panopticon, ce type de prison avec une tour centrale, imaginée par les frères Bentham à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, permettait au surveillant d’observer simultanément tous les détenus sans être vu. Foucault y voyait la concrétisation du mode de domination par le regard et le symbole de l’omnipotence de l’Etat sur les citoyens fautifs. Or, cela était en réalité beaucoup plus ➤

**SOMMAIRE**  
p. 88  
**Barbie, un agent pas si secret**

➔ humain que le système moderne de haute technologie des nouvelles prisons, où l'ouverture des portes est commandée à distance, et le détenu observé par caméra. Le passage des surveillants dans les couloirs supposait au moins une rencontre des regards. Malgré la dissymétrie évidente entre le dominé et le dominant, cette présence en chair et en os instaure une réciprocité et une humanisation mutuelle. Quand, par exemple, un prisonnier regarde un surveillant avec insistance pour obtenir quelque chose, au bout d'un moment celui-ci a honte. Finalement, cette technologie qui consiste à dérober le regard à l'autre déshumanise profondément; les médecins, les détenus, le personnel pénitentiaire, l'attestent. « *Main tenant le détenu ne me voit plus, je suis devenu comme un succédané de la machine* », raconte un surveillant.

**Au fond, surveillants et détenus partagent des souffrances communes. Sont-elles à la racine de ce que vous appelez « le malaise carcéral » ?**

Oui, par beaucoup d'aspects, détenus et surveillants se ressemblent, même s'ils se détestent le plus souvent. Ils se sentent profondément aliénés les uns et les autres. Les surveillants le disent : s'ils restent trop longtemps dans la prison avec les détenus, ils finissent par perdre leur équilibre mental. Ils sont eux-mêmes prisonniers à leur façon. C'est d'ailleurs ce que leur lancent les détenus de manière un peu perverse : « *Moi, je vais sortir dans six mois, et toi tu seras toujours là.* » Ils souffrent également du même sentiment de non-reconnaissance. Les surveillants perçoivent un double rejet, de la part de la société, qui ne les considère pas, et de la part des détenus, pour lesquels ils représentent la figure du « méchant ». Leurs relations personnelles sont fondées sur des formes d'équilibre instable. Parfois, cette entente implicite ne fonctionne pas, pour mille raisons. Un jour, le surveillant est fatigué, refuse quelque chose, et le détenu prend la mouche. Un

**Sociologue franco-iranien, FARHAD KHOSROKHAVAR est directeur d'études à l'EHESS. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont « L'Islamisme et la Mort » (L'Harmattan, 1995), « L'Islam dans les prisons » (Balland, 2004), « Quand Al-Qaïda parle » (Grasset, 2006) ou « Radicalisation » (Maison des Sciences de l'Homme, 2014). Il publie aujourd'hui « Prisons de France » chez Robert Laffont.**



## DÉTENUS-SURVEILLANTS : REGARDS CROISÉS

### Dékan, un détenu :

« *Parmi les surveillants, il y en a qui me regardent d'une terrible façon, d'autres ne me regardent pas et me disent : "Fais vite !" Mais quand ils ne regardent même pas, c'est comme s'ils nous ignoraient et nous prenaient pour une mouche, c'est insupportable, ça me fout le cafard pour la journée!* »

### Bernard, un surveillant :

« *Moi, c'est les yeux de certains détenus qui me font peur. Ils nous regardent comme si on était les plus grands bourreaux du monde. Quand ils sont en groupe, je me dis parfois : "Ils vont me taper dessus ou pas ?" Ou quand j'entre dans leurs cellules, à deux ou à trois ils me toisent d'un regard menaçant et je me sens tout petit. Si l'un d'eux m'agresse, le temps d'alerter les autres surveillants et ils m'auront écrasé comme un insecte!* »

Extraits du livre de Farhad Khosrokhavar, « Prisons de France » (Robert Laffont).

autre jour, c'est le détenu qui a reçu une mauvaise nouvelle et qui devient soudain agressif. Avec les jeunes, les relations sont particulièrement tendues, parce qu'ils passent très rapidement à l'invective, à l'injure, ils sont dans le rapport de force permanent. Les jeunes des cités forment la moitié ou plus des effectifs des maisons d'arrêt urbaines, et constituent une sous-culture spécifique.

**Les questions identitaires s'expriment-elles différemment ou plus fortement en prison ?**

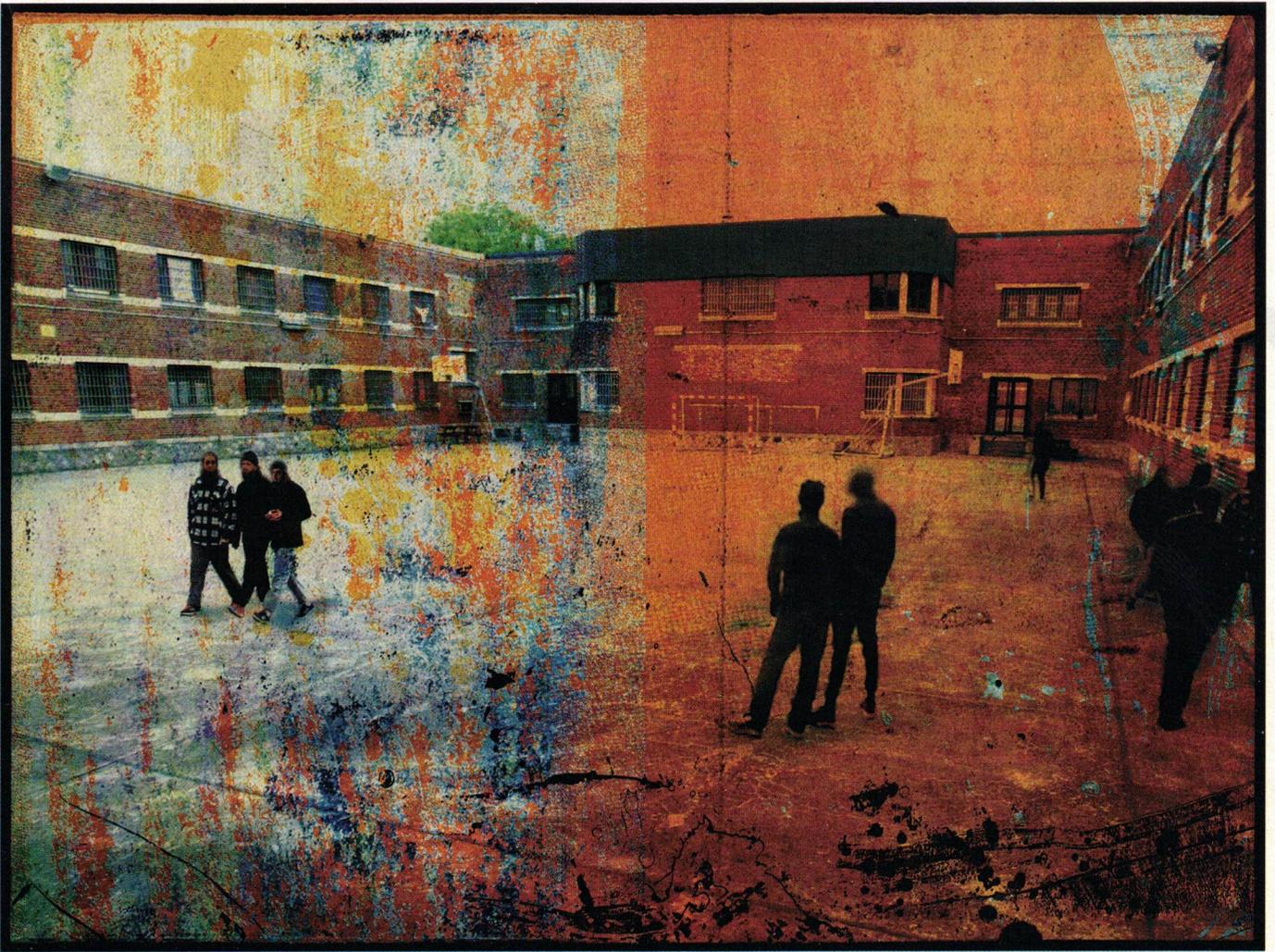
Elles sont complètement exacerbées. Les surveillants maghrébins disent que les jeunes détenus de même origine qu'eux donnent une image dégradée des Arabes, ils leur en veulent au point que certains m'ont avoué voter FN. De leur côté, ces détenus disent que le surveillant maghrébin est vendu à l'administration. C'est le traître sous le drapeau français, celui qui a renoncé à son arabité. De manière générale, la prison crée des formes d'ethnicité qui sont difficiles à voir à l'extérieur mais qui existent souvent sous forme marginale. Par exemple, du côté des surveillants, les Noirs africains disent que les Noirs des DOM-TOM sont très racistes à leur égard, et, côté détenus, les Noirs détestent les Arabes, qu'ils accusent d'être des « salauds, qui les ont autrefois vendus aux Européens comme esclaves ». Les « Blancs », eux, qui forment une petite minorité dans les grandes maisons d'arrêt, se disent parfois victimes d'un « racisme inversé » de la part des « Arabes ». Chacun voit le raciste en l'autre et retourne le racisme contre les autres. La dimension paranoïaque propre à l'enfermement accentue fortement ces phénomènes.

**Comment la religion, notamment musulmane, interfère-t-elle avec ces troubles et revendications identitaires ?**

Bon nombre de détenus se convertissent à l'islam par opportunisme, pour bénéficier de la protection d'un groupe. D'autres y trouvent une forme d'apaisement. Mais, pour certains, la religion tend à tenir lieu d'identité. Sans être forcément pratiquants, ils revendiquent un islam de provocation, ostentatoire, comme une réponse à un sentiment d'humiliation. J'ai vu certains jeunes qui mettaient à fond l'appel à la prière à l'aurore alors qu'ils ne priaient même pas ! Beaucoup d'entre eux reprochent notamment à l'administration le manque d'imams, et y voient une preuve de désamour supplémentaire, tandis que les non-musulmans estiment souvent, à l'inverse, que l'islam prend trop de place.

**En l'absence de statistiques officielles, comment pouvez-vous avancer le taux de 40 à 60% de détenus de confession musulmane en prison ?**

Le seul chiffre officiel donne, en 2013, 27% de détenus inscrits pour le ramadan – sachant que beaucoup de musulmans ne se signalent pas de peur d'être fichés et que tous les musulmans ne pratiquent pas



le ramadan. Mes évaluations ne portent évidemment que sur les prisons que j'ai pu visiter, ce qui représente environ 15% de la population carcérale, elles ne sont donc pas automatiquement généralisables.

#### **Quelle place occupent les salafistes ?**

Les salafistes forment un groupe très minoritaire, mais ils exercent une influence disproportionnée sur les autres. Leur légitimité tient au fait qu'ils prétendent représenter l'islam authentique. Ils cherchent à attirer la sympathie en se présentant comme un groupe victime des autorités, qui les transfèrent ou les placent en cellule disciplinaire quand ils font du prosélytisme. Un détenu que j'appelle « le Blanc », comme cela se fait en prison, m'a raconté qu'il partageait une cellule avec un musulman non pratiquant. Tout se passait bien jusqu'à l'arrivée d'un troisième détenu, salafiste. Sans doute par culpabilité, son codétenu est devenu salafiste à son tour. A la fin, c'était insupportable pour lui : les deux autres lui coupaient sa télé pour faire la prière, et il assistait à des discussions byzantines sur ce qui était halal ou non, de la consommation du porc aux relations sexuelles...

## SHIT, PORTABLE ET PLAYSTATION

**Pour ce détenu, trois piliers assurent la paix en prison :**

« Sans le shit, le portable et la PlayStation, la prison sauterait ! »

#### **Zaïm, surveillant :**

« Vous savez, le désespoir est presque partout présent en détention. Quand on fait la ronde de nuit, certains détenus pleurent dans leur lit, certains, des jeunes entre autres, se masturbent visiblement. Il n'y a plus de pudeur : l'intimité est violée de manière systématique par nous-mêmes. Certains se vautrent dans leur merde et nous ne pouvons rien faire. »

#### **Les surveillants savent-ils distinguer les salafistes des radicaux ?**

Pas assez. Ils sont en sous-effectif, surchargés de travail, et ils ont à peine le temps de s'occuper des détenus. On compte un surveillant pour une centaine de détenus en maison d'arrêt, alors qu'il en faudrait un pour une quarantaine ou une cinquantaine tout au plus, et il y en a un pour trente en maison centrale. En outre, leur connaissance du sujet est très faible. L'administration pénitentiaire a bien élaboré une grille de détection de la radicalisation, mais elle- ➤

➔ même confond le fondamentalisme et la radicalisation. C'est un vrai problème. Vous avez beau répéter qu'empiriquement on a très peu de cas de fondamentalistes devenus radicaux, l'a priori est solidement ancré dans notre inconscient collectif : un barbu est facilement assimilé à un radicalisé. Le fondamentalisme conduit à des formes sectaires de religiosité, mais pas forcément à de la violence. Ce n'est pas là que se recrutent la plupart des futurs djihadistes qui sont dans une tout autre logique. Entretien ce préjugé est contre-productif : en se focalisant sur les fondamentalistes, on rate les vrais radicalisés, qui ne portent plus la barbe et se font discrets.

**Au moment de votre enquête, toutes les unités de prévention de la radicalisation n'avaient pas encore été mises en place. Que pensez-vous de ces expérimentations ?**

Beaucoup d'experts sont contre, et je suis personnellement très sceptique. Cela permet bien sûr de les tenir au maximum à l'écart du reste de la population carcérale et notamment des plus fragiles psychologiquement, qui sont particulièrement influençables. Mais le gros point négatif, c'est le risque de reproduire ce qui s'est passé à la prison irakienne d'Abou Ghraïb, où toute l'élite de l'organisation Etat islamique s'est formée. Regrouper les radicalisés, sans distinguer ceux qui ont vraiment basculé et ceux qui sont en voie de radicalisation, ceux qui sont partis et ceux qui ont voulu partir, est une initiative très risquée. Je crains que nous ne soyons en train de fabriquer une nouvelle nébuleuse terroriste qui, dans quelques années, pourra se révéler extrêmement dangereuse. Des complicités et affinités naîtront forcément d'une telle promiscuité. Des réseaux se créent et vont se créer. Sans compter que les phénomènes de groupes – on l'a vu avec les fratries et les bandes des attentats – sont un facteur décisif des déclenchements d'opérations. Les plus fragiles seront toujours soutenus et poussés par les plus forts. On risque de les endurcir.

**Que préconisez-vous pour les jeunes candidats au djihad arrêtés avant même d'avoir pu passer la frontière ?**

On a maintenant des lois qui permettent de les incriminer avant tout passage à l'acte et de les incarcérer avec les autres radicalisés. Cela peut sans doute rassurer à court terme un pays traumatisé par les attentats, mais c'est illusoire. Il y a deux manières de procéder : la fermeté, qu'a choisie la France, ou la méthode danoise, qui expérimente la déradicalisation avec des équipes pluridisciplinaires hors des murs de la prison. Je crois vraiment qu'une partie de ces jeunes peut être récupérée et qu'il faut tout tenter pour cela. On n'est pas forcément radicalisé à vie, beaucoup pourraient revenir sur leur engagement. Des études sur ceux des années 2000 l'ont montré. Il faut essayer de les réconcilier avec la société, leur donner des possibilités de rachat. Pour le moment, on les en prive.



**Vous affirmez même que la radicalisation peut être induite par la vie carcérale.**

En effet, les frustrations, la rancœur contre l'administration, la haine de la société, l'influence de leaders charismatiques ou de meneurs aguerris qui cherchent à recruter peuvent entraîner certains dans ce processus. Le djihad apporte une sorte de justification sacrée à leur ressentiment. D'autant plus facilement qu'en prison ils ont du temps pour se mettre à pratiquer la version radicale d'une religion dont ils ne connaissent finalement pas grand-chose. Leur inculture religieuse facilite le transfert.

**En septembre, deux surveillants d'une unité dédiée dans la prison d'Osny (Val-d'Oise) ont**

## LA BANLIEUE INTRA-MUROS

### Un surveillant-chef :

« Ces jeunes n'ont pas l'habitude de discuter avec quelqu'un qui ne parle pas leur langage. Pour eux, la société est divisée en deux catégories : ceux qui vivent dans la cité et les autres. Individuellement, on peut discuter avec certains d'entre eux mais, pris dans le groupe, les mêmes deviennent des boules de violence. En prison, les détenus du grand banditisme appellent les membres de gangs des cités les "Gremlins", ou les "piranhas". »

Une seule catégorie de détenus trouve grâce aux yeux de ces jeunes : les grands truands. Leur incarcération leur donne la possibilité de les fréquenter, ce qui donne à ces jeunes une stature, ils sont fiers de les connaître, comme le constate ce braqueur fort connu, Redoine, qui a défrayé de multiples fois la chronique : « Mon image me dépasse, les jeunes rêvent de moi. Je peux leur dire ce que je veux, ils ne m'écoutent pourtant pas quand je les mets en garde. Je suis leur Zidane. »

**été violemment agressés par un détenu soupçonné d'avoir agi au nom de Daech. Était-ce prévisible?**

C'est une première dans le sens où les faits sont été qualifiés par le parquet de tentative d'assassinat en relation avec une entreprise terroriste, mais on pouvait malheureusement s'y attendre. La violence, c'est la réalité du monde de la détention : les mutineries, les coups de folie, les agressions peuvent survenir à tout moment, indépendamment de Daech. Les surveillants ont parfois l'impression d'entrer dans une cage aux lions quand ils vont dans une cellule. Surtout qu'avec la surpopulation ils se retrouvent souvent face à deux ou trois prisonniers. Un gardien m'a raconté qu'un détenu qui attendait l'ouverture de la porte lui avait lancé de l'huile bouillante au visage à son arrivée. Il a été marqué à vie.

**On a appris récemment que Salah Abdeslam, dernier membre en vie du commando des attentats du 13 novembre 2015, placé à l'isolement à Fleury, avait réussi à communiquer avec d'autres détenus. Comment est-ce possible?**

Beaucoup de détenus doivent chercher à entrer en contact avec lui, parce qu'il bénéficie d'un prestige énorme. Il a dû tout simplement crier, et d'autres lui ont répondu. Ce n'est pas si simple pour lui, mais ce n'est pas impossible. La seule manière d'éviter absolument tout contact, c'est de procéder à l'américaine, c'est-à-dire de placer le détenu dans un immense espace sans rien autour. Mais non seulement ça déshumanise encore bien davantage, ça coûte excessivement cher, mais surtout c'est tout à fait contraire aux droits de l'homme. Ce dont les Américains se fichent éperdument, mais ce qui n'est heureusement pas le cas de la France. Et si je comprends bien qu'un candidat de droite à la présidence de la République fasse feu de tout bois pour tenter de gagner des voix, on ne peut qu'être révolté par sa proposition de créer un Guantánamo français pour les fichés S!

**Vous évoquez l'aura de Salah Abdeslam. Dans votre ouvrage, vous décrivez à ce sujet un « star system » propre à l'univers carcéral. Comment fonctionne-t-il?**

On a d'un côté les grands caïds, et de l'autre les islamistes radicaux. Le braqueur Antonio Ferrara, surnommé « le roi de la belle » pour s'être évadé de ➤

## ISLAMISTAN ?

**Eric, détenu :**

« Je suis un Français laïque. Je me sens entouré de musulmans qui font du prosélytisme et qui mettent en cause mon côté non croyant. Ils veulent nous convertir, et quand ils en désespèrent, ils nous traitent de mécréants. Je me sens donc totalement en exil ici en plein cœur de l'Ile-de-France ! On doit l'appeler désormais l'Ile-de-l'Arabie ou l'Ile-de-l'Islamistan. »

**Gaey, détenu antillais :**

« Certains détenus se cachent derrière la religion : ils se convertissent à l'islam pour avoir la paix, comme les pointeurs. Il y a aussi des gens sincères qui regrettent, demandent pardon. Il y en a aussi qui veulent appartenir à un groupe. »

**Un détenu :**

« Descendre un livre islamique en promenade n'est pas si gênant, mais les surveillants ne le tolèrent pas. Si quelqu'un descend avec la Bible on ne l'emmerde pas. S'il a un livre porno on est indulgent, mais le Coran est interdit. »

**Mounir, musulman fondamentaliste :**

« Un surveillant me dit : "Mounir, ta barbe pousse !" Des jeunes viennent me demander des conseils. Le surveillant : "Mounir, tu fais du prosélytisme !" [...] C'est le propre du musulman, tout bon musulman doit le faire, je dois montrer la voie aux jeunes musulmans égarés qui vivent dans le péché. Je leur dis ce qui les attend après la mort : l'interrogation par les anges gardiens, la condamnation à l'enfer, les peines éternelles, leur chair qui va rôtir sous le feu et ils ne meurent pas mais continuent à vivre en enfer pour souffrir sous la torture... Il y en a qui ont peur. »

**Olivier, converti d'une quarantaine d'années :**

« Pour le pénitencier, l'islam est considéré comme un contre-pouvoir. [...] Si on ne se rase pas la barbe, on est fondamentaliste, si on se la rase, on est hypocrite et manipulateur. Dans tous les cas de figure vous êtes condamné ! »

**Un surveillant :**

« Les surveillants musulmans ont un fardeau encore plus lourd à porter que les autres, on leur demande l'impossible : du côté de la direction, on veut qu'ils arrondissent les angles avec les jeunes des cités, mais en même temps on ne veut rien nous donner pour le faire ; du côté des prisonniers musulmans, on nous regarde comme des vendus, des gens qui ont trahi leur origine arabe en s'alignant sur le colonisateur. Les jeunes banlieusards croient qu'on continue à les coloniser et que la prison est là où le colonisateur envoie le colonisé récalcitrant. Ils se donnent un rôle héroïque, comme un résistant qui rejetterait la domination illégitime du dominant, du colonisateur. »



**3** Drôle d'endroit pour une rencontre

Vendredi 21 octobre à 22h50

L'émission culturelle qui s'installe là où vous ne l'attendez pas.

E OBS

➔ la prison de Fresnes, est connu dans tous les établissements. C'est vraiment un personnage, avec un petit côté gentleman qui exerce une certaine séduction. Un surveillant avait ainsi accepté de lui fournir un téléphone portable pour qu'il appelle sa femme. A mon avis, il a accepté moins par appât du gain que par fascination pour lui. J'ai aussi rencontré plusieurs fois Redoine Faïd, surnommé le « braqueur-journaliste » pour avoir publié des livres sur son histoire. Lui aussi s'est évadé de la maison d'arrêt de Lille-Sequedin. C'est quelqu'un de très intelligent, avec un gros bagou, il avait toute une cour autour de lui. Braqueur, chez les détenus, c'est vraiment le summum. Vous ne pouvez pas imaginer le nombre de jeunes femmes qui fantasment sur eux et écrivent à ces gens-là.

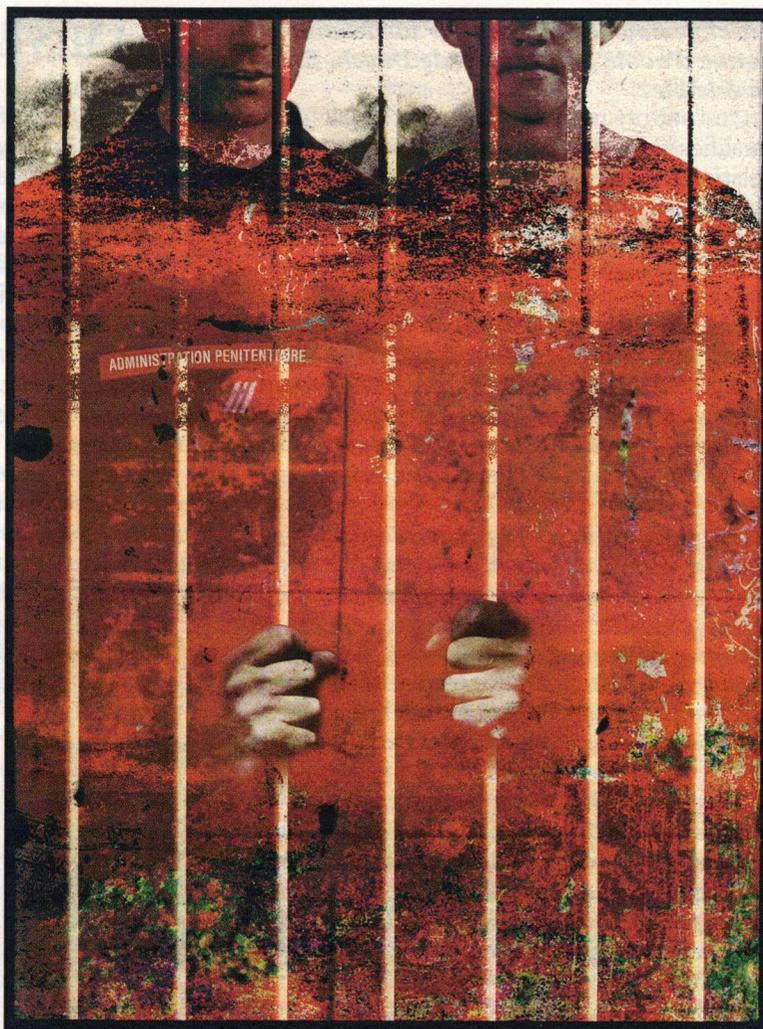
Chez les islamistes, Djamel Beghal est l'un des plus connus. En 2005, à la prison de Fleury-Mérogis, il avait rencontré Chérif Kouachi ainsi qu'Amedy Coulibaly, dont il était vite devenu le gourou. Tous ceux qui l'ont croisé se sont dits totalement fascinés, en bien ou en mal. On ne pouvait visiblement pas rester insensible à son égard. J'ai aussi été très étonné de voir à quel point Mohamed Merah était vénéré ; son frère fait presque figure de vedette.

**Cela signifie-t-il que ces « fans » adhèrent à la cause djihadiste ou qu'ils admirent le fait qu'un des leurs se soit sorti de sa condition ?**

Il peut y avoir les deux. Les djihadistes sont allés jusqu'au bout de la haine de la société qu'eux-mêmes ressentent. Il y a une admiration pour celui qui a franchi le pas, qui a fait ce dont eux seraient incapables. Et dans les normes de ce système, plus les actes sont graves et médiatisés, plus ils suscitent la considération des autres. Dans le passé, Oussama Ben Laden était une figure héroïque mais très lointaine. Merah et les autres sont des jeunes de banlieue, auxquels il est beaucoup plus simple de s'identifier. En gros, « ils sont des nôtres », ils ont partagé les mêmes conditions de vie, et ils sont devenus des héros négatifs. Mais être un « simple » djihadiste ne suffit pas à faire de vous une star.

**Le chef du gouvernement vient d'annoncer la construction de trente-trois prisons pour tenter de lutter contre la surpopulation carcérale. Le nombre de détenus ne cessant de battre record sur record (68 253 personnes incarcérées au 1<sup>er</sup> septembre 2016). Est-ce une course perdue d'avance ?**

C'est surtout la pire des solutions. Le système est vicieux : plus on crée de prisons, plus on les remplit. Alors qu'on ne devrait y mettre selon moi que les grands criminels, ce qui réduirait de deux tiers la population carcérale actuelle. On sait par ailleurs que 30 à 40% des détenus souffrent de problèmes mentaux et devraient être hébergés en hôpital psychiatrique. Seulement on n'a pas cessé de fermer les hôpitaux français ces dix dernières années, et surtout, un lit coûte aux alentours de 1000 euros



en milieu hospitalier contre 100 en maison d'arrêt ! On assiste ainsi à une régression de la prison vers ce qu'elle était avant le XVII<sup>e</sup> siècle : elle redevient l'asile des fous.

La prison est le point aveugle de notre démocratie. Sa suppression est impossible, sauf à créer une société de surveillance généralisée ou de vendetta. Il faut donc travailler à atténuer sa déshumanisation au lieu de faire prévaloir la logique de pénurie, mais aussi remettre en question la politique du tout-répressif et du tout-carcéral. Il ne s'agit pas d'être naïf ou laxiste, mais de tirer les conclusions du fait que la prison est autant une fabrique de criminels et de radicalisés qu'une fabrique de désocialisés. Plus la peine est longue, plus la prison imprime sa marque sur la subjectivité, opère une distorsion de la psyché, casse les ressorts et brise l'empathie. Aucune logique de réinsertion n'est compatible avec de lourdes peines. Une société doit savoir prendre des risques. Car ce qui lui semble le moins risqué, à savoir l'enfermement, porte en germe un potentiel de violence parfois plus risqué encore. ■